

## La Tour d'ivoire (1940)

Auteur(s) : Malaquais, Jean

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

### Les mots clés

[Récit](#), [Seconde Guerre Mondiale](#)

### Présentation

Date1940

GenreRécit

### Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

### Description & Analyse

Description

« La Tour d'Ivoire », *Cahiers du Sud* (Marseille), juin 1940 est un texte publié en 1940 par Jean Ballard qui se présente comme le flux de pensée d'un soldat blessé.

L'archive présente tout d'abord le tapuscrit du récit, puis sa version publiée dans les *Cahiers du Sud*.

### Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

## Citer cette page

Malaquais, Jean, *La Tour d'ivoire* (1940), 1940.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 27/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/113>

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

---

## LA TOUR D'IVOIRE

*Conte de Science-Fiction*

Par Jean Malaquais  
Prix Renaudot 1939

Alignés aux jambes, à la cuisse, à la tête, anglosax, bronchiteux, vingt hommes couchés sur vingt brancards attendaient d'être hissés dans les "navitaires". Sourire gras, binocle frémissant, un capitaine-quartier distribuait cigarettes et consolations. Pour ceux qui ne fumaient pas il tenait en réserve un bonbon, qui donc n'aima pas les bonbons je vous prie ? L'homme allongé sur le brancard rendait le sourire, on est si exquisément poli quand on est couché avec un bobo, et moi aussi j'essayai une grimace, puis soudain je ne pris à penser au courage.

On ne sait jamais par quels chemins vadrouillent les pensées d'un homme. Vous vous surprenez parfois à contempler intérieurement une image, à considérer un fait, et vous vous dites comment suis-je arrivé à songer à cela ? Vous tentez de revenir sur vos pas, de vous retourner degré par degré vers ce qui a pu déclencher votre songerie, mais vous ne réussissez pas à rétablir le lien. Par exemple vous vous surprenez à penser à une plage avec beaucoup de soleil sur l'océan, mais pourquoi ? Vous vous souvenez d'avoir pensé juste avant à une roue, mais comment rétablir le rapport roue - soleil sur l'océan ? C'est très difficile. Cela aurait pu se passer de différentes façons, entre autres comme suit : vous avez touché distraitement vos dents avec votre langue et ce contact vous aura fait penser à votre dentiste ; le dentiste à son tour vous aura suggéré l'image d'une roue, car tout le monde sait que cet homme d'art travaille à l'aide d'une roue ; bien qu'il existe toutes sortes de roues, plaines, à voile, etc., vous aurez plutôt vu une roue à rayons, un rayon vous aura rappelé le soleil, le soleil une plage, la plage l'océan. Certes, mille autres enchaînements encore peuvent se concevoir pour remonter le processus.

sur de la pensée en question, mais cet enchaînement-ci n'est pas nécessairement arbitraire, même s'il s'agit d'un esprit d'une classe sur l'Occident. Quel qu'il en soit, je ne sais ni pourquoi je ne suis pas à penser au courage en citant le bonbon du capitaine-auxentier, ni comment un papier paru à l'Intermédiaire au début de la guerre et intitulé dès que lu, remonta à mon esprit comme une aigle flottante ayant rompu ses amarres. J'aurais aussi pu penser à comment se prenaient les pharangs pour friser leur barbe ou se rappeler la forme d'un coupe-papier vu à l'étalage d'un libraire de Toronto, et toutefois ~~je n'ai~~ jamais mis les pieds à Toronto.

Il disait, ce papier de l'Intermédiaire. Que dans les circonstances présentes le courage avait dû demeurer chez ceux qu'avait une pointe de suffisance l'on nomme "le petit peuple". Il serait authentiquement courageux à tous les bouchers de France et de Navarre de débiter l'agneau à leur étal, aux charbonniers de repaquer l'escorpin pour le patron de la petite dame du cinquième, aux cabaretières de servir des parties honnêtement tassées. Par ce temps où se joue le destin de l'humanité, il serait vaillant et hardi et tout de continuer à demeurer aussi flutiste, démailleur et giletier que devant.

Mon "sanitaire" était venu se ranger au bordure du quai, le long de la "Micheline". - Mon Dieu, pensais-je, en quoi l'apothicaire qui tous les ans, à l'automne, se vendait fidèlement une potion contre un bon coin fidèle comme de cerveau est-il plus courageux que le chauffeur de cette machine, lui qui n'avait jamais fait le chauffeur d'ambulance ? accepter ces gestes coutumiers, suivre la filière de ses activités rendues machinales par la routine quotidienne, vivre en homme selon la formule, cela signifiait une seule fidélité à son état sans autre obligation et fermeté.

exceptionnelle, ni audace, ni bravoure d'aucune sorte. Encore que le régime de marche économe que les événements infligent au monde de guerre, trois ans rende bien aléatoire cette hypothèse, il serait pécuniaire de voir dans la rigide fidélité tout au plus la manifestation d'un remarquable équilibre nerveux, - enfin que ce soit ne soit son contraire, ou veut dire le témoignage d'une atrophie collective. Car enfin si la guerre laisse le gros bon de service toujours très sensible au pourboire, et libre le marchand de stocker des pommes-de-terre, et imperturbable le boulanger du coin pour qui le pain n'est jamais que pâte de farine, mûre, pétrie comme voilà un maître, - on voit mal en quel sens la nature de leur courage. Mais si fidélité à un état est loin d'être synonyme de courage, souvent elle trahit un manque flagrant d'imagination.

La "Micheline" filait à travers la grise campagne lorraine battue de pluie, cabotant nos blessures et nos migraines et nos pensées tissées de fièvre. Je me disais combien proprement ahurissant est le sang froid dont fait preuve l'homme de la rue, acteur pourtant au premier chef de la farce universelle ; je me disais cela, pensant cela pour des raisons inverses à celles qu'on beaucoup, estimant en tous points conforme à la nature humaine le fait de stoïquement absorber ses vingt grammes de roquefort au cœur même d'une époque aussi tragique que la nôtre. Je sais parfaitement bien que l'homme de la rue est conscient, relativement conscient des dangers qu'encourent toutes les valeurs qui font sa raison d'être, sa vie et compris ; que l'excellente tenue de son appétit peut constituer, à la rigueur, une démonstration par l'absurde de ce qu'il croit comme étant son devoir civique ; qu'il n'ignore pas, en un mot, la réalité. Mais la réalité est fade que l'imagination n'anime pas ; elle est sans préjugé-



Malaquais

Wentzel

ments. Telle qu'en elle-même, sans sa relation organique (c'est-à-dire en soi, cela un des de quiller, j'ai mis à la cinquième variable), la réalité est aride, elle est exempte de qualités vives. Elle n'est ni grande ni petite en soi, son intensité étant fonction de la mesure des affects qu'elle parvient à éveiller chez l'individu, d'où sa diversité innombrable, étant en par choc en retour - le produit des sensations et des manières de sensations qu'elle provoque chez le sujet, multiplié par l'infini des sujets dans l'infini des âges.

La "Micheline" entrait en gare de Lunerville et déjà d'autres ambulances nous attendaient, comme les autres attendaient hier, comme elles attendraient demain : avec courage. Je songeais que l'homme a toujours péché par manque d'imagination aux tournants décisifs de son histoire. Je songeais avec une ombre d'envie à l'érudit qui passionnément se penchera sur notre temps alors que nous tous ~~XXXXX~~ d'après un siècle serons poussières ; je le voyais oublieux du sommeil et du repos, jalonnant peut-être l'intensité unique de ce passé granuleux. Mais nous qui sommes au centre de l'épopée, nous ne sentons rien, nous avons bon appétit ; l'appétit de l'enfant qui picore un bisquit dans la cage d'un fauve affamé. Gentils tout plein, Courageux tout plein. Engoncés jusqu'au cou dans le drap, nous sommes semblables au Sans-Chalotte qui dévalait les collines en poussant des cris de Sœurs, au soldat de la Marne, au vulgaire ouvrier qui pour une liquette mal reprise s'en prend à sa bourgeoisie ; et qui s'imaginaient pas, - le premier, qu'il contribuait à la naissance d'un monde que M. Jules Renains aura la joie de découvrir "unshakable" ; le second, qu'il contribuait à la formation d'un Versailles que vingt ans d'infamie grammaticale allaient pulveriser ; le troisième, que sa noble mortie saurait l'empêcher un de ces quatre autres. Nous n'imaginons

Rien. Personne. Personne - harnais le poète. Homme de la Tour d'Ivoire  
- cavalier dérobé, pont-levis, cointere de chasteté - nous ouvrons notre  
boutique le matin, nous la ferons le soir. nous sommes courageux, non  
Dieu.

Oh, ce manque de trouble dans l'âme, de cette staraxie je voudrais  
que l'on ne connaît le maître mot. Et de la Tour d'Ivoire au dessin en  
relief, avec la manière de s'en servir.

*Sur la Tour d'Ivoire  
Léon. 1940*

83<sup>me</sup> Année

Juin 1940

# Cahiers du Sud

POÉSIE ■ CRITIQUE  
■ PHILOSOPHIE ■

## SOMMAIRE

JEAN BALLARD .....	Mission de l'Esprit
PIERRE EMMANUEL .....	Commencement de Dieu
Dr CARLOS D'ESCHIVANNES .....	Double vue et rayon T
THÉRÈSE AUBRAY .....	Amor de la Terre
JEAN MALAQUAIS .....	La Tête d'Isaac
BERTRAND D'ASTORIC .....	Éloge du Printemps 1940

## CHRONIQUE

CLAIRE CHARLES-GENIAUX .....	Spiritualité chrétienne et spiritualité musulmane
GASTON DERYCKE .....	Jean-Paul Sartre et le Roman
ECHO DE GUERRE — NÉCROLOGIE.	

## NOTES — COMPTES RENDUS

LA POÉSIE : par Jean Tortel.
LES LIVRES : par Georges Blin, Emile Dermenghem, Jacques Béné, J. Bé- zot, Gaston Derycke, Franz Hellens.
LETTRE DU GUATEMALA, par Talté Raci.



MARSEILLE  
DIRECTION ADMINISTRATION  
10, Cours du Vieux-Port, 10  
France : L. N° 1 5 fr.

1212  
PARIS : AGENCE GÉNÉRALE  
LIBRAIRIE JOSE CORTI  
11, Rue de Médan  
Étranger : 10 fr.





## La Tour d'Ivoire

Blâssés aux jambes, à la cuisse, à la tête, angineux, bronchiteux, vingt hommes couchés sur vingt brancards attendaient d'être hissés dans les « sanitaires ». Sourire gras, binocle frémissant, un capitaine-aumônier distribuait cigarettes et consolations. Pour ceux qui ne fumaient pas il tenait un bonbon en réserve, qui donc n'aime pas les bonbons je vous prie ? L'homme allongé sur le brancard rendait le sourire, on est si exquisément poli quand on est couché avec un hobo, et moi aussi j'essayai une grimace puis soudain me pris à penser au courage.

On ne sait jamais par quels chemins vadrouillent les pensées d'un homme. Vous vous surprenez parfois à contempler intérieurs, ou à une image, à considérer un fait, et vous vous dites comment suis-je arrivé à songer à cela ? Vous tentez de revenir sur vos pas, de vous retourner — degré par degré — vers ce qui a déclenché votre songerie, mais vous ne réussissez pas à rétablir le lien. Par exemple vous vous surprenez à penser à une plage avec beaucoup de soleil sur l'océan, mais pourquoi ? Vous vous souvenez d'avoir pensé juste avant à une roue, et comment rétablir le rapport qui vous a guidé de la roue au soleil sur l'océan ? C'est très difficile. Ça aurait pu se passer comme suit : vous avez touché distraitement vos dents avec votre langue et ce contact vous aura fait penser à votre dentiste ; à son tour le dentiste vous aura suggéré l'image d'une roue car tout le monde sait que cet homme d'art travaille avec une roue. Bien qu'il existe toutes sortes de roues, à voile, pleines, etc., vous aurez plutôt vu une roue à rayons, un rayon vous aura rappelé le soleil, le soleil la plage, la plage l'océan. Quoique cent mille autres enchaînements peuvent encore se concevoir, cet enchaînement-ci n'est pas nécessairement arbitraire — même s'il s'agissait

dans votre esprit d'une plage sur l'Oise; d'où peut-être la difficulté de remonter à l'origine du processus. Edgar Poe raconte qu'un promeneur nocturne qui contemplant d'une certaine manière les pavés et le clair de lune, avait livré à son compagnon — par le seul fait de sa contemplation — tous les secrets de son existence. Le compagnon de ce noctambule était certainement plus fort que Sherlock Holmes, et moi qui suis l'être le plus confiant du monde, je me serais terriblement mêlé de lui. Bref, je ne sais ni pourquoi je me suis mis à penser au courage en suçant le bonbon du capitaine-aumônier, ni comment un papier paru à *l'Intransigeant* juste avant la guerre et oublié dès que lu, remonta à mon esprit comme une mine flottante ayant rompu ses amarres. J'aurais aussi bien pu penser à comment s'y prenaient les pharaons pour frisoter leur barbe ou me rappeler la forme d'un coupe-papier vu à l'étalage d'un libraire à Toronto, si toutefois j'avais jamais mis les pieds à Toronto.

Il disait, cet article de *l'Intransigeant* (signé, si ma mémoire est bonne, par M. Emmanuel Bourcier), que dans les circonstances présentes le courage avait élu demeure chez ceux qu'avec une pointe de suffisance l'on nomme « le petit peuple ». Il serait authentiquement courageux de tous les bouchers de France et de Navarre de débiter l'agneau à leur étal, aux cordonniers de rapetasser l'escarpin pour le peton de la petite dame du cinquième, aux cabaretiers de servir des pastis bien tassés. Par ces temps où se joue le destin de l'humanité, il serait vaillant et hardi et tout de continuer à demeurer aussi flûtiiste, émailleur ou giletier que devant.

Mon Dieu, pensai-je en montant dans la « sanitaire », mon Dieu pourquoi seraient-ils plus courageux que le chauffeur de cette ambulance, — lui qui n'a jamais fait le chauffeur d'ambulance ? Accomplir des gestes coutumiers, suivre la filière de nos activités rendues machinales par la routine quotidienne, vivre en somme selon la formule sous ce ciel serein de France que des engins de mort n'ont pas encore souillé, cela signifie sans doute fidélité à son état mais n'implique ni fermeté exceptionnelle, ni audace, ni bravoure d'aucune sorte. Encore que le régime de douche écossaise que nos doux voisins infligent au

monde depuis deux ans rende bien aléatoire cette hypothèse, il serait permis de voir dans ladite fidélité la manifestation tout au plus d'un remarquable équilibre nerveux. — à moins que ce ne soit son contraire, on veut dire le témoignage d'une atrophie collective. Car enfin si la guerre laisse le groom de service toujours aussi sensible au pourboire, et libre le mercanti d'écouler ses oranges de seconde jeunesse, et imperturbable la boulangère du coin pour qui le pain n'est jamais que pâte de farine, madame, pétrie comme voilà un lustre, — on voit mal en quoi réside la nature de leur courage. Mais si fidélité est loin d'être synonyme de courage, souvent elle trahit un manque flagrant d'imagination.

Pour des raisons inverses, à beaucoup, je trouve moi aussi proprement ahurissant le sang-froid dont fait preuve l'homme de la rue, acteur pourtant au premier chef de la farce universelle; — estimant, de reste, en tous points conforme à la nature humaine le fait de stoïquement absorber son quart de roquefort au cœur même d'une époque aussi tragique que la nôtre. Je sais parbleu bien que l'homme de la rue est conscient — relativement conscient — des dangers qu'encourent toutes les valeurs qu'il a sa raison d'être, sa vie y compris; que l'excellente tenue de son appétit peut constituer, à la rigueur, une certaine démonstration volontaire de ce qu'il croit comme étant son devoir civique; qu'il n'ignore pas, en un mot, la réalité. Mais la réalité est fade que l'imagination n'anime pas; elle est sans prolongement. Telle qu'en elle-même, dans sa roideur dogmatique (ceci est un os, cela un os de cuiller, j'ai mal à la cinquième vertèbre), la réalité est aride, elle est exempte de qualités vives. Elle n'est ni grande ni médiocre en soi, son intensité étant fonction de la somme des affects qu'elle parvient à éveiller chez l'individu. Au fait, la réalité de Pierre n'est point celle de Paul; bouleversant les uns, elle indiffère aux autres. D'où sa diversité innombrable, étant — par choc en retour — le produit des sensations et des nuances de sensations qu'elle provoque chez le sujet, multiplié par l'infini des sujets dans l'infini des âges.

Nous étions arrivés à la gare de . . . L'homme, pensais-je en remettant ma pochette médicale au lieutenant-major, l'homme a toujours péché par défaut



d'imagination aux tournants décisifs de son histoire. Je songeai avec une ombre d'envie à l'érudit qui passionnément se penchera sur notre temps alors que nous tous depuis un siècle serons poussière. Je me le représentai oublieux du sommeil, du repos, jaloux de l'intensité unique de ce passé grandiose. Mais nous qui sommes au centre de l'épopée, nous ne sentons rien. Nous avons bon appétit. L'appétit de l'enfant qui picore un biscuit dans la cage d'un fauve affamé. Gentils tout plein, courageux tout plein. Engoncés jusqu'au cou dans le drame, nous sommes semblables au Sans-culotte qui dévalait les Tuileries en poussant des cris de Sioux, au soldat de la Marne, au vulgaire Monsieur qui pour une liquette mal reprise s'en prend à sa bourgeoise; et qui n'imaginaient pas, — le premier, qu'il contribuait à la naissance d'un monde que M. Jules Romains aura la joie de découvrir « unanimité » : le suivant, qu'il consolidait les fondations d'un Versailles que vingt ans d'infamale gymnastique allaient pulvériser; le troisième, que sa noble moitié espère l'empoisonner un de ces quatre matins. Nous n'imaginons rien. Personne. Personne hormis le poète, car seul le poète imagine. Hommes de la Tour d'Ivoire, — escalier dérobé, pont-levis, ceinture de chasteté, nous ouvrons notre boutique le matin, nous la fermons le soir. Nous sommes courageux, mon Dieu.

Ah, de ce manque de trouble dans l'âme, de cette ataraxie je voudrais que l'on me donnât le maître mot. Et de la Tour d'Ivoire un dessin en relief, avec la manière de m'en servir.

Jean MALAQUAIS.